



Nietzsche et l'avenir de l'oubli

Ndéné MBODJI

Université Cheikh Anta Diop de Dakar/Sénégal
ndene.mbodji@ucad.edu.sn

Résumé : De l'oubli et à la suite de Saint-Augustin, il ne sera pas retenu que nous avons affaire à un meurtrier du souvenir si incompréhensible et inexplicable. Nous avons découvert trois choses. D'abord, il est impossible de vivre sans oublier. Ensuite, l'avenir du développement de l'humain ne se fera jamais sans la faculté d'oublier. Enfin, il faut savoir oublier. À cela, il faut ajouter les nombreuses vertus liées au fait de se souvenir qui est également un acte au service d'une mémoire protectrice. À tout instant, il est important de se souvenir pour ne pas perdre tout ce qui est à l'origine des sociétés viriles. Bref, la vie a besoin des services de l'histoire et de l'oubli.

Mots-clés : avenir, création, mémoire, oubli, santé.

Nietzsche and the future of oblivion

Abstract : From oblivion, and following St. Augustine, it will not be remembered that we are dealing with a murderer of memory so incomprehensible and inexplicable. We discovered three things. First of all, it is impossible to live without forgetting. Secondly, the future of human development will never be achieved without the ability to forget. Finally, you have to know how to forget. To this must be added the many virtues linked to the act of remembering, which is also an act in the service of a protective memory.

Keywords : future, creation, memory, forgetting, health.

Introduction

Les ouvrages de F. Nietzsche permettent de découvrir que la santé mentale conduit des fois à des choix complexes. Il arrive que l'on ait pour défi de réguler le fardeau souvent écrasant du souvenir ; aussi, il peut arriver que ce soit le vide béant, inerte et déstructurant, auquel peut conduire l'oubli, qu'il faut empêcher. F. Nietzsche (2004, p. 181, p. 221) aide à faire le bon choix. « Toute action exige l'oubli », décrète-t-il, pour que nul ne soit plus déterminé par ce qui précède, pour qu'il y ait de la place pour les nouvelles choses, les fonctions et les fonctionnaires plus nobles, pour gouverner, prévoir et pressentir ; mais « il est important de se souvenir », précise-t-il, pour que chacun évite les dangers liés à tout défaut de communication avec soi-même. N. Mbodji (2022, p. 23) explique cette disposition d'esprit : « une mémoire en bandoulière. Mémoire de notre conditionnement.

Difficile de parler des choses autrement que de mémoire [...] Sans cette mémoire, que serai-je quand même ? » Disons qu'entre cette faculté d'oubli et ce souvenir, il y a deux états mentaux qui seront analysés. Leur étude révélera que le sens de l'oubli est polysémique. Mais, et au-delà de cette polysémie, remarquablement décelée par P. A. Fall (2021, p. 269), deux questions règlent nos deux centres d'intérêts : comment le bonheur, la sérénité, l'espérance, la fierté, la jouissance, dépendent-ils du fait de faire silence ou table rase dans notre conscience ? Pour reprendre autrement M. Diagne (2005, p. 468), pourquoi le fait de se remémorer est une réparation de l'oubli et de ses graves conséquences ? L'exploitation de ces interrogations montrera tout ce qui fait de ces deux opérations de la mémoire l'expression d'une volonté ouverte à l'avenir et œuvrant pour le salut. Il ne sera surtout pas oublié l'argument selon lequel la mémoire est à l'œuvre dans toutes ces communications.

1. Décréter l'oubli, pour se porter bien

Des ouvrages de F. Nietzsche (1981, 1982, 1983, 2004), nous lisons ceci : « il s'oublie », « a oublié », « a été oublié », « sait oublier », « va falloir oublier certaines choses », « l'oubli total », « un long oubli », « une sorte de fuite et d'oubli », « j'oubliais de raconter ceci ». Ces propos prouvent que l'on parle d'oubli. Mais « comment comprendre l'oubli ? », s'inquiète P. A. Fall (2021, p. 269). F. Nietzsche (2004, p. 1045) est convaincu que le mot *oubli* est entouré de mystères. Provisoirement, il est placé dans une lacune de notre pouvoir de tout connaître. Par conséquent, « il n'est pas encore démontré que l'oubli existe ». Constatant cette absence de démonstration, S. Freud (2010, p. 223) reconnaît : « j'ai invariablement trouvé que l'oubli était dû dans tous les cas à l'intervention de motifs inconnus et inavoués ». Ce défaut de maîtrise n'a pas empêché à P. A.

Fall (2021, p. 269) de tenter cette définition descriptive de l'oubli : « l'oubli [...] se donnant comme une incapacité à se souvenir [...] résulte [...] d'une pluralité de facteurs ». Donc, il ne subsiste qu'une expérience de l'oubli. Il est établi que les individus sont oublieux. Ils le constatent. Ils parlent de trou de mémoire, de défaillance ou d'infidélité mentale. Parfois, leur volonté de se souvenir rencontre un néant momentané ou durable. Ils sont nombreux à se rendre compte de leur défaut de communication périodique avec eux-mêmes. S. Freud (2010, p. 77) n'avoue pas le contraire : « nous considérons que l'oubli est un processus spontané, au déroulement duquel nous pouvons attribuer une certaine durée. Nous faisons ressortir le fait que, dans l'oubli, il se produit une certaine sélection».

Chez F. Nietzsche (1983, p. 32 ; 2000, p. 112), le voyageur, l'impatient, le touriste, l'amoureux, l'infidèle, le faible, l'homme laid, le sceptique, le vieux, l'admirateur, l'enfant, les esprits réfléchis, sont abonnés à l'oubli. Beaucoup de choses leur font oublier. Qu'est-ce qui fait oublier ? M. Eliade (1963) parlait du sommeil et de la perte de soi-même. M. Diagne (2005, p. 468) voyait un défaut de communication avec soi-même. F. Nietzsche (1982, p. 22) exprimait que l'art, la poésie, la philosophie, l'amour, le vin, la maladie, la mort, font oublier. Par exemple, certains ont besoin de philosophie, soit comme tranquillisant, soit comme moyen d'édification, soit encore pour arriver à l'oubli de soi. En général et dans le domaine de la pensée, « qui pense beaucoup, et pense objectivement, oublie facilement », observe F. Nietzsche (2004, p. 664). C'est l'essentiel dans tout art monologué reposant sur l'oubli et ressemblant à une musique de l'oubli pour oublier le monde. Aussi, sous l'influence du vin, les femmes, soumises, oublièrent parfois toute velléité.

Dans les tâches journalières, cet oubli de soi est connu. F. Nietzsche (1983, p. 18, p. 59) donne l'exemple de Zarathoustra, assis à côté d'un mort, dans le silence et le secret, plongé dans ses pensées, oubliant le temps, sa légère soif oubliée, il s'endormit. À l'endroit de tous ceux qui semblent être occupés, Zarathoustra s'adresse ainsi : « vous tous qui aimez le travail acharné et tout ce qui va vite, tout ce qui est neuf et inconnu [...] vous vous supportez mal, votre assiduité n'est que malédiction et volonté de vous oublier vous-mêmes ». Ceux qui ont beaucoup à faire sont oublieux. Pourquoi ? Peut-être s'occupent-ils bien d'eux-mêmes, prennent-ils mieux en charge leur objet, se concentrent-ils, réussissent-ils un choix ou une mission. C'est ce que nous saisissons derrière cette citation de F. Nietzsche (2000, p. 83) : « quand la maison brûle, on oublie même de dîner ». Pour ne pas disperser ses forces, pour sa propre sécurité, l'oubli est une solution avec une maladie qui rend oublieux. « La maladie [...] m'ordonna de me livrer à l'oubli », lit-on dès le paragraphe 4 d'*Ecce Homo*. Cet ordre, de

changer complètement d'habitudes, est avantageux. Délivré des *livres* et obligé d'être alité, un penseur reste dans l'attente et dans la patience des jours meilleurs. Ce moment est aussi favorable à la pensée. L'oubli momentané de ses livres a été, pour le malade F. Nietzsche, le plus grand bienfait pour sa santé. Après la maladie, l'incapacité de se souvenir est provoquée par la mort qui met fin à l'avenir. « Quand enfin la mort apporte l'oubli tant désiré, elle dérobe aussi le présent et la vie », regrette F. Nietzsche (2004, p. 220). Un oubli complet et définitif est possible.

Contrairement aux bêtes, les humains n'oublient pas tout et ne sont pas totalement inconscients de leur oubli. De l'animal, F. Nietzsche (2004, p. 219) note qu'il ne retient rien, n'est jamais conscient, n'a pas la notion du temps, oublie aussitôt, « se réduit intégralement au présent », « vit d'une façon *non-historique* ». On pense que l'humain devait avoir cette faculté de sentir de manière non-historique. Ce dernier peut être tenté par l'apparence de ce merveilleux désir d'oublier, mais il n'y parvient pas. De sa vie, des périodes tout entières peuvent être méprisées. Telle cette « courbe de l'oubli », expliquée par J. Foer (2017, p. 15), seuls peuvent y émerger quelques faits. F. Nietzsche (2004, p. 720) parle de ce demi-oubli : « on oublie volontairement certaines choses de son passé, on se les sort de la tête avec intention ». Qu'oublie-t-on ?, se renseigne F. Nietzsche (2004, p. 228). Pour notre avenir, il serait dangereux d'être dépourvu de la faculté d'oublier.

Face à la surabondance d'informations, pour éviter tout encombrement, tout surmenage, tout stockage inutile, tout excès de mémorisation, il faut savoir oublier. Condamné quelqu'un à vivre dans un pareil devenir d'incertitudes et de risques, c'est risqué de le perdre. F. Nietzsche (2004, p. 220) avertit : « un tel homme ne croirait plus à son propre être, ne croirait plus en lui-même ». Pour se prémunir des nombreux risques liés à l'accumulation, à la mémorisation massive, F. Nietzsche (2004, p. 221, p. 433) est certain que « toute action exige l'oubli ». Toute sa théorie du léger, de l'homme nouveau ou du surhomme, est soumise à cet impératif connotant le devenir. Un avenir assuré a besoin d'un bon usage de l'oubli. Doit également tomber dans l'oubli, tout ce qui est méprisé et susceptible d'être un blocage. Pour se consoler, c'est le seul palliatif contre les angoisses. Les *Considérations inactuelles IV* font connaître un Richard Wagner qui n'a pas choisi la comédie par hasard. Sous la contrainte d'une incroyable sexualité malade, il comprit ce que perdait un artiste privé de liberté et sans estime de soi. Pour être productif, il était condamné à être comédien. Cette activité devenait pour lui une constante tentation de fuite, un moyen de s'oublier, de se guérir.

Généralement, F. Nietzsche (2004, p. 254, p. 235) souhaite que soit réduite à un silence éternel toute culture inférieure. Pour éviter un éternel retour de

l'obscurantisme, doivent être oubliés les privilèges indus, les humiliants traitements liés aux castes, les dynasties sanguinaires, les erreurs, les crimes. Voyant qu'il y a toujours des raisons qui tourmentent et constatant que les erreurs peuvent corriger, J. E. Agualusa (2014, p. 117) trouve qu'il « est peut-être nécessaire d'oublier. Nous devrions pratiquer l'oubli ». Pour mener sa vie correctement, F. Nietzsche (2004, p. 256) affirmait déjà que « l'on devrait apprendre à vivre et à oublier les problèmes ». La vérité est qu'un passé difficile peut influencer négativement sur l'avenir. Parfois, il suffit d'un seul événement, d'une seule douleur, d'un moindre souvenir, pour que tout périclite. Tous ne sont pas résilients. La résilience, l'avenir, l'oubli, le salut, dépendent de la force plastique. Cette force vitale renvoie à toute nature intérieure possédant de fortes racines. C'est une nature puissante et formidable, un instinct vigoureux, une puissance supérieure et personnelle qui a le pouvoir de s'approprier et de se soumettre des pans du passé. C'est la faculté d'oublier au bon moment, de se souvenir également au bon moment. F. Nietzsche (2004, p. 221) explique qu'il faut connaître la *force plastique* d'un homme, d'un peuple, d'une civilisation, elle permet de se développer hors de soi-même, « d'une façon qui vous est propre, de transformer et d'incorporer les choses passées ou étrangères, de guérir des blessures, de remplacer ce qui est perdu, de refaire par soi-même des formes brisées ». Cette aptitude pour l'oubli ou la démarcation rend sain, fort et fécond. D'elle dépendent la sérénité, la bonne conscience, l'activité joyeuse, la confiance en l'avenir, la santé d'un individu, d'un peuple et d'une civilisation.

Cette quête d'hygiène de vie va dans le sens de l'esprit du paragraphe 8 des *Considérations inactuelles II* permettant de voir que la question de l'oubli est profondément prospective, voire thérapeutique. Elle invite à abandonner toutes ces paroles qui font croire « qu'il est trop tard pour faire quelque chose de meilleur ». Elle rejette toute histoire qui se veut prépondérante, qui « extirpe les instincts les plus violents de la jeunesse, la fougue, l'esprit d'indépendance, l'oubli de soi, l'amour », qui étouffe le désir d'arriver lentement à la maturité. Que traduit réellement cette forme d'instrumentalisation de l'oubli ? Le problème n'est pas dans l'évidence de l'expérience quotidienne de l'oubli. Il est dans la nécessité d'un oubli vital. F. Nietzsche (2004, p. 221) défend qu'il soit possible de vivre sans souvenir, mais « impossible de vivre sans oublier ». On ne vit pleinement qu'à condition d'oublier. L'humain ne s'est jamais développé sans oubli. Cet oubli créateur est l'un des messages communiqués par Platon (1983, p. 331). L'avenir terrestre d'Er ne dépendait que d'un seul acte : boire l'eau de Léthè, oublier le passé, mettre fin à la mort, renaître à la condition mortelle, s'ouvrir une nouvelle carrière. Er devient libre. Il n'est plus complètement déterminé par son passé, par le souvenir de la guerre, du bûcher, des pesanteurs du jugement

dernier. F. Nietzsche (2004, p. 1128, p. 254.) ne s'éloigne pas de ce récit en permettant de lire que l'état « civilisé se développe grâce à l'oubli de ces expériences originelles, c'est-à-dire à l'affaiblissement de cette mémoire ». L'avenir a besoin d'une mémoire oublieuse. Celui qui regarde vers l'avenir doit tout faire pour échapper à une éducation contraignante et exploiteuse.

L'oubli est important. Et voyant les développements précédents sur la surdité des souvenirs, F. Nietzsche (2004, p. 489) pense que « le monde paraîtrait peu moral sans la faculté d'oubli ! Un poète pourrait dire que Dieu a installé l'oubli en sentinelle au seuil du temple de la dignité humaine ». Plus généralement, l'oubli est essentiel à la santé. Le Zarathoustra de F. Nietzsche (1983, p. 37, p. 311) est émerveillé par la douceur de cette « joie enivrante pour celui qui souffre de détourner les yeux de sa souffrance et de s'oublier ». Même si l'impression est trop poétique, nous en déduisons que l'heureux oublieux se porte bien. Il pense recouvrer la santé et mener vie meilleure. L'affaiblissement de la mémoire est la marque d'une rupture, d'une restriction. C'est la manifestation d'une volonté d'avenir et non d'écroulement. F. Nietzsche (2004, p. 683) en parle : qui veut apprendre à *connaître* réellement quelque chose de nouveau (que ce soit un homme, un événement, un livre) « fait bien d'adopter cette nouveauté avec tout l'amour possible, de détourner promptement sa vue de ce qu'il y trouve d'hostile, de choquant, de faux, même de l'oublier ». Le combat contre les tuteurs, chez E. Kant, et la lutte contre les apparences trompeuses, chez R. Descartes, sont à inscrire dans cette volonté de détourner le regard. De l'oubli ou du choix d'avancer, voire de connaître, naît la philosophie. Toute vie vertueuse a besoin des services d'un oubli non prédominant. L'oubli n'est censé que lorsqu'il prend la forme d'une promesse d'avenir, d'un vouloir vital et durable.

F. Nietzsche (2004, p. 250) considère que cet oubli créateur offre des opportunités. Un artiste qui fait parler son génie renseigne en même temps sur son état d'esprit. Un peintre peut parfaitement oublier sa propre personnalité, se détacher de tout intérêt personnel, pour contempler tranquillement son image intérieure et se retrouver dans « un état d'immersion complète au fond des choses ». Certes, cette immersion n'est pas le résultat d'un oubli passif, d'un moment de passivité, d'un oubli total. Mais ce que l'on oublie, c'est ceci : « ce moment est précisément le moment de la fécondation, le plus violent, le plus actif et le plus personnel dans l'âme de l'artiste, un moment de suprême création », de développement, de peinture authentique. Lier l'oubli à cette fécondation, c'est faire de l'origine ou du génie des promesses d'un type d'oubli rendant libre, créatif, fort, autonome, digne. F. Nietzsche (2004, p. 539) l'explique : « le pianiste qui exécute l'œuvre d'un maître aura joué le mieux possible, s'il a fait oublier le

maître et s'il a donné l'illusion qu'il racontait une histoire de sa vie ». Entre la fécondation du peintre et le génie du pianiste, il y a la communication d'un oubli du sacrifice. Ceux qui oublient sonnent l'action et incarnent le sacrifice suprême pour apprendre, créer, continuer une vie de découvertes, de conquêtes. Celui qui oublie semble dire qu'il « faut sans cesse que nous enfantions nos pensées dans la douleur et que, maternellement, nous leur donnions ce que nous avons en nous de sang, de cœur, d'ardeur, de joie, de passion, de tourment, de conscience, de fatalité » (F. Nietzsche, 2004, p. 851). L'oubli est obligatoire à toute transmutation des valeurs. Le sujet se surmonte à l'aide de l'oubli. Il s'autocritique et se mue. Il devient. Le paragraphe 3 du livre premier du *Gai savoir* permet de voir que la vie consiste « à transformer sans cesse tout ce qu'il est en clarté et en flamme » ; une transformation « dans la résignation muette, rigide et sourde, dans l'oubli et l'effacement de soi ». Pour profiter des vertus d'oublier, N. Mbodji (2022, p. 19) ordonne à son personnage : « retire-toi dans le néant oriental. Dans la résignation muette, rigide et sourde. Dans l'oubli et l'effacement », pour mieux disposer de soi et mieux réfléchir.

Mais ces apparentes analyses de la faculté d'enrayement peuvent cacher une autre réalité liée à l'oubli. Contre la dominante idée d'*immersion complète* ou d'*effacement*, on peut voir que les acteurs oublient qui ils sont. Ils oublient que leurs créations peuvent exprimer des opinions supérieures du peuple. Ils peuvent croire qu'un dieu leur parle. Ils peuvent être convaincus d'être les porte-parole des dieux et peuvent se retrouver dans des états d'illumination religieuse. Ils peuvent penser être l'organe et la flûte du peuple. Même ce peuple peut penser que ces artistes ou penseurs communiquent du nouveau et du merveilleux. En réalité, il n'en est rien. Un artiste peut être juste enveloppé dans les nuages de la création ; là, il oublie qu'il tient toute sa sagesse intellectuelle de ses parents, de son entourage, des maîtres, des livres de tout genre, de la rue. Cet artiste, qui oublie qu'il n'a pas oublié, montre que l'oubli de l'influence de la société est réel. F. Nietzsche (1982, p. 166) se rappelle que tout ce qui est de l'espèce, de la nature et de la société, parle, loue, pousse en avant, console le sujet. Mais ce sujet peut ne pas l'entendre. Une chose est sûre : ce sujet demeure toujours en société. M. Diagne (2005, p. 191) le redit autrement : « la génération spontanée étant un non-sens dans le domaine des faits de culture, il faut bien que tout discours ait commencé par être énoncé par un individu, un jour ». Ce défaut de compréhension ne dévalorise pas la tendance d'un oubli créateur.

L'oubli serait une grande faculté active, une sorte de gardienne, de surveillante chargée de maintenir l'ordre psychique et la tranquillité. Il n'est pas contraire à la mémoire, il est sa force vive. Il serait risqué de ne pas pouvoir oublier. Aussi, il serait une erreur de penser que l'importance de cette faculté

réduit le souvenir en poussière. En vérité, l'équilibre mental dépend du bon usage de ces facultés créatrices de puissances. F. Nietzsche (2004, p. 1128, p. 235) ne s'oppose pas à l'idée d'une « mémoire [qui] retourne assez loin en arrière », persuadé qu'il est presque impossible d'oublier, « il faut beaucoup de force pour pouvoir vivre et oublier ». Après ces développements décrétant l'oubli, il y a donc un F. Nietzsche (2004, p. 235) communiquant l'importance de transmettre les connaissances du passé, demandant que l'on reste fidèle à la mémoire. Voici l'une de ses convictions : il « arrive pourtant parfois que cette même vie qui a besoin de l'oubli exige la destruction momentanée de cet oubli ». Maintenant, apprécions toute la puissance de la force contraire, la faculté de se souvenir qui participe aussi et essentiellement à la vie comme puissance, création, santé, avenir, éternel retour.

2. Tenir l'oubli en échec, pour profiter des services du passé

Dans les écrits de F. Nietzsche (2004, p. 219 ; 1983, p. 90), certaines expressions foisonnent. Énumérons-les : « n'oublions surtout pas », « il ne faut jamais oublier », « nous n'avons pas le droit d'oublier », « il ne l'oubliera plus », « n'oubliez pas non plus vos jambes », « n'oubliez pas non plus le bon rire », « tu vas chez les femmes ? N'oublie pas le fouet ». Après avoir lu R. Aron (2010, p. 762), les auteurs de ces propos énumérés peuvent répéter : « je ne me sens jamais libre de mon passé ». Sachant que la liberté n'est jamais entière et ayant vécu l'expérience de l'oubli interdit, un personnage de F. Nietzsche (1983, p. 92) s'interroge : comment peut-on oublier ? Ce qui conduit à cette autre question : est-il une erreur d'oublier ? D'abord, écrivons qu'il n'y a plus d'oubli par là. Ici, l'homme n'apprend pas à oublier ; sans cesse, il est resté accroché au passé, aux grands souvenirs. Il vacille entre souvenir et vie quotidienne. Donc, ceux qui n'oublient pas sont nombreux. Celui qui souffre du passé, celui qui a hérité d'une richesse acquise par des moyens illégaux et le prince qui règne par les violences de ses ancêtres, se souviennent longtemps. D'eux, F. Nietzsche (2004, p. 574) informe qu'ils pensent avec chagrin à leur origine et souvent sentent de la honte, souvent de l'irritation. Ils ne peuvent oublier leur origine. Pire, l'avenir leur apparaît mélancolique. Comme eux, ils prévoient que leurs descendants souffriront du passé. Le confesseur, par exemple, n'oublie pas. Dans la confession, écrit F. Nietzsche (2004, p. 670), « on oublie sa faute quand on l'a confessée à un autre, mais d'ordinaire l'autre ne l'oublie pas ». On se demande si quelqu'un peut oublier sa faute.

S. Augustin (1993, p. 165) ravive cette préoccupation en montrant que le pari et l'attente de celui qui se confesse sont traduits à travers cette question : « quel fruit je recueillais de ma confession ? » Ce qui rend les confessions à la

mémoire et non à l'oubli est également dans cet éclairage de celui qui se confesse : « beaucoup de ceux qui me connaissent ou ne me connaissent pas, qui m'ont entendu ou bien ont entendu parler de moi, désirent savoir ce qu'il en est au temps même de ces confessions ». L'idée de ce type d'amour ne rompt pas avec le passé ; elle l'inscrit au futur. La page de cette histoire est loin d'être tournée.

Dans un cadre plus général et plus profitable, F. Nietzsche (2004, p. 220, p. 226, p. 1069) soutient que « la vie a besoin des services de l'histoire ». D'ailleurs et vite, soutenons qu'il est difficile d'oublier. Surtout : « on n'oublie pas lorsque l'on veut oublier ». L'histoire de cet homme très fier, qui n'acceptait que ce qui venait de lui-même, en bien et en mal, est racontée. Un jour, il avait besoin d'oublier. Il a même conjuré trois fois les esprits pour qu'ils l'aident à oublier, à aller de l'avant. Malheureusement, ce secours ou recours n'a pas réussi. Les esprits avaient quand même réagi, avec cette précision défavorable à l'oubli : « cela seul n'est pas en notre pouvoir ». Du coup, nous pouvons décréter un oubli qui s'oublie. Les raisons de cette forme de panne auditive sont nombreuses. Notre éducation nous apprend à sortir de l'oubli. Par exemple, F. Nietzsche (2004, p. 180, p. 181) parle de la morale. La morale voudrait qu'on n'oublie pas le fait qu'on soit des êtres humains et non de simples êtres naturels. Elle enseigne que les autres sont des semblables. Tôt, ce discours de ralliement est mémorisé. F. Nietzsche (2004, p. 220) l'explique ainsi : « l'enfant ne peut toujours jouer sans être assailli de troubles. Trop tôt on le fait sortir de l'oubli [...] pour lui faire souvenir de ce que son existence est au fond : un imparfait à jamais imperfectible ». Non seulement, il faut respecter la tradition, mais il est plus qu'important de savoir vivre avec la mémoire collective.

Face à cette volonté de tenir l'oubli en échec, F. Nietzsche (1981, p. 112) a compris les enjeux des ruses de *castration* dans l'éducation. Il questionne : « élever et discipliner un animal qui puisse *faire des promesses* [...] n'est-ce pas là la tâche paradoxale que la nature s'est proposée vis-à-vis de l'homme ? » Cette discipline veut mettre fin à la vie des oublieux. Sa tâche est de créer une faculté contraire à l'oubli pour constituer la substance d'une véritable mémoire. C'est cette mémoire qui tiendra l'oubli en échec. Elle renvoie à cette volonté active de garder une impression, à cette idée d'une continuité dans le vouloir. Devant cette véritable mémoire de la volonté, F. Nietzsche (1981, p. 112) a découvert à quel point l'homme lui-même a dû commencer par devenir appréciable, régulier, nécessaire, « pour les autres comme pour lui-même et ses propres représentations, pour pouvoir enfin répondre de sa personne en tant qu'avenir, ainsi que le fait celui qui se lie par une promesse » et qui a suffisamment prouvé qu'à l'avenir la communauté peut compter sur lui qui n'oublie pas, qui ne trahit pas, qui perpétue le legs.

Évidemment, et au-delà de cette discipline, le passé a beaucoup d'avenir. Il y a beaucoup de choses que l'on ne doit pas oublier pour éviter d'être vulnérable, de compromettre les civilités, les lois, le bon voisinage, la reconnaissance, la condescendance. F. Nietzsche (2004, p. 473) signale que la vie humaine dépend de la bienveillance. Il est important de ne jamais abandonner ces relations, ce sourire de l'œil, ces poignées de main, cette bonne humeur, cette cordialité, cet instinct altruiste dans le cercle le plus étroit. Ces bonnes manières ont fait la civilisation. Elles font verdoyer et fleurir la vie. Continuellement, une humanité saine devait émaner d'elles. Qu'elles ne soient plus sous-estimées. Plus de bonheur dans le monde à venir sera trouvé, « si seulement on n'oublie pas ces moments de bonne humeur dont toute journée est riche dans toute vie humaine, même dans la plus tourmentée ». L'oubli serait très dangereux pour l'altérité. Il est à l'origine de nombreux désamours. Or, et pour un avenir de sécurité, F. Nietzsche (2004, p. 180, p. 181) informe qu'à « tout instant, il est important de se souvenir que les autres êtres de la même espèce possèdent les mêmes droits ». Ce n'est point de l'inexplicable oubli qu'émanera une humanité de bon vivre. D'après F. Nietzsche (2004, p. 851), seul le respect permanent de l'origine des droits peut assurer toute sécurité.

Il y a des privilèges qu'attribuent des conventions. Titres, distinctions, statuts, peuvent être tellement douillets qu'ils sont capables de rendre leurs jouisseurs inconscients, négligents et oublieux des sacrifices investis. Le jouisseur continue à vivre tranquillement, comme si tout était acquis, comme si rien ne se renouvelle, rien ne change. En guise d'exemple, il peut se dire que la démocratie serait parfaite. Cette démocratie, représentant le réel donné, lui donne pleinement satisfaction. Il est pleinement satisfait par ce qui est. Il ne désire plus rien de réel et ne change donc plus la réalité. Il cesse ainsi de changer réellement lui-même. Pire, et toujours dans cet état d'ivresse ou de perte de mémoire, il est possédé par un autre sentiment plus bouleversant : l'idée de croire que cette disposition ou ces acquis pouvaient se transmettre de génération en génération et que chaque génération à venir devait continuer à bâtir sa vie sur des règles identiques et d'utilité générale. Cette attitude du repu dévoile que l'oubli, capable de rendre aveugle, de détruire finalement, a jeté son voile sur l'origine.

Elle montre que la culture est perçue faussement. Ces effets décadents de la satisfaction ont des conséquences. Lorsque l'on pense que les acquis sont éternels, le risque des lendemains cauchemardesques est réel. On ne doit jamais oublier que ces conquêtes ont été possibles grâce à des sacrifices et peut-être à l'avenir, sont-ce les mêmes dépenses d'énergie qui peuvent les maintenir, les renouveler, les adapter, les rendre plus performants et plus utiles. En tout cas, ce pourquoi ils ont été conquis ne s'éternise jamais ; non pas parce qu'ils

dépérissent, mais les utilisateurs ont tendance à changer de goût ou de perception. Par conséquent, aucune convention ne s'éternise. L'oublier, c'est s'exposer aux incertitudes à venir, c'est risquer sa vie. L'oubli est une menace. R. Aron (2010, p. 136) maintient cette idée. Il assure que « l'histoire s'arrête quand l'homme n'agit plus au sens fort du terme, c'est-à-dire ne nie plus, ne transforme plus le donné naturel et social par une lutte sanglante et un travail créateur ». Pour éviter ces risques mortels, une certaine mémoire, passionnée d'avenir radieux, doit surgir hors de l'oubli, comme une vérité à sauvegarder.

Perpétuer et profiter des bonnes manières passées, c'est s'approprier de façon permanente les paroles des sages. F. Nietzsche (2004, p. 822) rapporte les paroles d'Épictète. Même si elles sont vieilles, elles restent utiles aux penseurs. Pour ne pas appartenir à la populace, pour être sur le chemin de la vérité et pour prétendre à la sagesse, il faut réécouter cet éternel sage à imiter. Ce qu'il ne faut pas oublier, pour F. Nietzsche (2004, p. 1082), ce sont les hommes historiques. Depuis le glorieux passé de certains, il n'y a plus de plus bel alliage d'esprit guerrier, de mœurs raffinées et de rigueur. Que soit préservé de l'oubli ces grands hommes. Leurs merveilleuses actions sont à célébrer. Le Zarathoustra de F. Nietzsche (1983, p. 127) est de cet avis en déclarant que « la lumière de votre vertu est encore en route, même quand l'œuvre est accomplie. Que l'œuvre soit donc oubliée et morte : son rayon de lumière [son service] persiste [profite] ». La lumière des esprits ne s'éteint pas. Elle a de l'avenir. À l'occasion et à nouvelle génération, elle inspire le courage de lutter.

L'utilité de la remémoration de ces souvenirs monumentaux est une mise en garde contre les menaçants oublis qui ressemblent, selon F. Nietzsche (2004, p. 760), à des toiles d'araignées qui viennent s'abattre sur les arts qui étaient plus merveilleux pour les rendre incompréhensibles. À ce niveau, un débat autour de l'atazagraphobie s'impose. Pour questionner dans le sens de J. E. Agualusa (2014, p. 101), F. Nietzsche a-t-il peur d'être oublié ? De nombreuses références, des écrits de cet auteur déclarant fréquemment : « je suis né posthume », apportent une réponse affirmative. Au moins, une chose est certaine, soutient M. Darwich (1994, p. 14), « personne ne souhaite oublier, ou plus exactement personne ne souhaite être oublié ». Mais R. Aron (2010, p. 137) permet de réévaluer cette docilité apparente et nietzschéenne vis-à-vis des anciens. Qu'on se détrompe. L'esprit critique de sa philosophie ne permet pas de soutenir que la description adéquate du réel dans sa totalité que donne la science de certains anciens satisfait l'homme qui ne s'opposera plus jamais à ce qui a été dit. La description non dialectique d'un profond ancien n'est nullement cette vérité absolue qui n'engendrera aucune critique. Elle est juste comme toute thèse à laquelle s'oppose toute antithèse concurrentielle. Elle ne produit ni oubli ni mort,

mais vie et avenir. À l'endroit de l'intelligence des sages, précisons que leur passé n'intéresse que dans la mesure où il est digne d'être présent. L'apport de cette fréquentation sélective et saine fait croire à F. Nietzsche (1982, p. 378) que nous « sommes profonds, nous n'oublions pas », « et nous redevenons clairs ».

Après cette relation d'avenir, il faut se souvenir d'autres paroles qui préservent la mémoire de tout oubli périlleux. Ce que l'on ne doit pas oublier, ce sont les méfaits de la flatterie. F. Nietzsche (2004, p. 813, p. 946) donne cet avertissement : « n'oublie pas qu'aussi longtemps qu'on te loue tu n'es pas encore sur ton propre chemin ». Que celui dont on fait l'éloge fasse alors sienne cette invitation inscrite au fronton du temple de Delphes : « connais-toi, toi-même ». Sous la flatterie, le risque de se perdre est réel. Flatté, on ne se voit plus soi-même. On n'est plus habitué à réflexivité. On se laisse manipuler. On s'oublie presque une seconde fois. Ce danger de la flatterie est assimilable aux risques qui guettent toutes ces personnes indécises et influençables. F. Nietzsche (2004, p. 813) prend l'exemple de l'admiration. À trop admirer les vertus d'autrui, écrit-il, « on peut perdre le sens des siennes propres, et, ne les exerçant plus, les oublier complètement, sans pouvoir les remplacer par les étrangères ».

Cette même aliénation s'observe dans les fatales relations amoureuses. F. Nietzsche (2004, p. 879) raconte cette mésaventure d'une admiratrice inconditionnelle, « une petite couturière [qui] est séduite et plongée dans le malheur ». D'où vient le problème de cet avenir menacé ? Toujours à l'aide de F. Nietzsche (2000, p. 114 ; 1982, p. 292), nous constatons que l'avenir de la couturière, qui n'a pas pu maîtriser sa générosité, est menacé par « quelque chose qui ressemble au danger, à la décomposition, à l'abaissement ou bien du moins à la convalescence, à l'aveuglement, à l'oubli momentané de soi ». Puisque la figuration de cette couturière, amoureuse d'un brillant savant, est un souvenir en son honneur, Faust s'est demandé comment cette « bonne âme qui ne s'est oubliée qu'une seule fois » peut-elle si mystérieusement succomber ? L'origine du mal serait ce fatal oubli de soi provoqué par l'amour aveugle. En amour ou sous la flatterie, cette façon de s'abandonner conduit à la mort. La couturière est victime de l'oubli de l'avenir. Elle méconnaît combien un hasard peut disposer de quelqu'un et combien quelqu'un peut profiter d'autres circonstances. À la suite de F. Nietzsche (2004, p. 907), on retient qu'on oublie des opportunités, et cet « oubli des intentions est la bêtise la plus fréquente ».

Si la couturière renonçait, on allait découvrir sa volonté de se transcender, sa grande loyauté envers sa mémoire. Mais, et pour l'avenir, ceux qui apprennent des erreurs verront qu'il ne faut jamais oublier ce qui est le plus digne d'être retenu : la connaissance de soi-même, la maîtrise de soi. En toute chose, il est important d'avoir de la mesure. Il faut rester fidèle à soi-même, si on tient à sa

liberté. Notre rapport avec la mémoire doit être libre. La vie du sujet doit être déterminée par des choix libres éloignés de la vénération ; des choix de « bonnes mesures qui vous tiennent à cœur », qui amènent à « oublier tout le reste » (F. Nietzsche, 2004, p. 1069). Cette attitude consciencieuse, qui tient l'oubli total en échec, renvoie à d'autres conseils pour garder la mémoire intacte ; exemple : « progresser dans la *probité* vis-à-vis de soi-même et devenir » un individu d'approbation conditionnelle gardant la sérénité qui n'oublie pas les principes de rationalité conduisant au mieux-être quotidien. Enfin, ne pas oublier que certaines postures oublieuses sont ridicules. Sans entêtement, parfois changer d'avis n'est pas déshonorant.

Pour l'avenir, la question « qu'est-ce qu'il ne faut pas oublier ? » de F. Nietzsche (1981, p. 87) mène à d'autres recommandations profitables. Pour que le passé serve de leçon aux générations à venir, « les malheurs et les malédictions qui atteignent les hommes » ne sont pas à oublier (F. Nietzsche 2004, p. 994). « La mémoire me protège-t-elle contre pareille menace ? » M. Darwich (1994, p. 78). Pour éviter peut-être les catastrophes, ces dispositions mémorables, au lieu de disparaître de la mémoire, devaient-elles s'y graver. Exister pleinement, c'est devenir mémorable, c'est échapper à l'anonymat, à la mort. Contre l'altération des souvenirs, retenons ce que soulève J. E. Agualusa (2014, p. 117) : « oublier c'est mourir [...] c'est capituler ».

Conclusion

Avec F. Nietzsche (1981, p. 112 ; 2000, p. 242), nous voyons « que nul bonheur, nulle sérénité, nulle espérance, nulle fierté, nulle jouissance de l'instant présent ne pourraient exister sans faculté d'oubli ». L'homme chez qui cette forme d'appareil d'amortissement, cette « absence de mémoire » dont parle Saint-Augustin (1995, p. 178), est endommagé et ne peut plus fonctionner est semblable à un dyspeptique. L'oubli est la force et la manifestation d'une santé robuste. Alors « bienheureux les oublieux » qui « s'en tireront » peut-être même de leurs bêtises. Pour avoir décidé de donner un autre sens à sa vie, J. Foer (2017, p. 15) admet : « si je n'avais pas oublié un grand nombre de bêtises [...] je serais sans doute insupportablement névrosé ». Ce qui ne signifie pas que la guerre est déclarée contre le souvenir. Au contraire, en plus de ces vertus de l'oubli, le fait de ne pas oublier aussi a ses bienfaits. N. Mbodji (2022, p. 28), qui se réjouit de ses origines rustiques, confirme : « aucune valeur sociale n'a quitté ma mémoire ». Parfois, oublier le passé, c'est sombrer. Les gens regardent en arrière pour comprendre le présent. Par la contemplation du processus, qui a mené jusqu'à eux, ils apprennent à désirer l'avenir avec plus de passion. Il faut un bon usage de l'oubli et du souvenir.

Références bibliographiques

- Agualusa José Eduardo, 2014, *Théorie générale de l'oubli*, Paris, Éditions Métailié.
- Aron Raymond, 2010, *Mémoires*, Paris, Robert Laffont.
- Augustin Saint, 1993, *Les confessions*, Paris, Flammarion.
- Darwich Mahmoud, 1994, *Une mémoire pour l'oubli*, Paris, Actes Sud.
- Diagne Mamoussé, 2005, *Critique de la raison orale*, Paris, Karthala.
- Fall Papa Abdou, 2021, *Paroles et pouvoirs*, Paris, Hermann-Kala.
- Foer Joshua, 2017, *L'art et la science de se souvenir de tout*, Paris, Flammarion.
- Freud Sigmund, 2010, *Mémoire, souvenirs, oublis*, Paris, Payot.
- Mbodji Ndéné, 2022, *Murmures du cerveau*, Dakar, L'Harmattan.
- Nietzsche Frédéric, 1981, *La Généalogie de la morale*, Paris, Fernand Nathan.
- Nietzsche Frédéric, 1982, *Le gai savoir*, Paris, Gallimard.
- Nietzsche Frédéric, 1983, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, LGF.
- Nietzsche Frédéric, 2000, *Par-delà le bien et le mal*, Paris, LGF.
- Nietzsche Frédéric, 2004, *Œuvres complètes*, Paris, Éditions Robert Laffont.
- Platon, 1983, *La République*, Paris, Belles-Lettres.